

CONVERSATIONS UN PODCAST DE PHOTO ELYSÉE

ÉPISODE #3 – RAHIM FORTUNE TRADUCTION DE LA TRANSCRIPTION

Katie Kheriji-Watts

Bienvenue dans *Conversations*, un podcast de Photo Elysée qui vous invite dans les coulisses d'un projet photographique. Dans cette série d'épisodes, nous explorons le travail en cours des huit artistes nominé-e-s pour le Prix Elysée 2025, un prix international de photographie soutenu par Parmigiani Fleurier. Je suis votre hôte, Katie Kheriji-Watts.

Rahim Fortune vient du sud des États-Unis, ce qui imprègne son art de photographe. Il aime travailler avec ses mains, et l'utilisation de procédés analogiques traditionnels pour produire des images est un aspect important de sa pratique. Il a été nommé pour le Prix Elysée avec un projet intitulé *The Cove*, qui explore les archives de sa famille et sa relation avec une certaine ville militaire au Texas. Nous avons discuté de la chambre noire, de ce que signifie l'Americana pour les personnes noires et indigènes, et de l'influence de l'album de famille.

Rahim, pourriez-vous commencer par vous présenter brièvement pour les personnes qui ne vous connaissent pas encore, ainsi que votre travail ?

Rahim Fortune

Mon nom est Rahim Fortune. Je suis né au Texas et j'ai grandi entre le Texas et l'Oklahoma. Je travaille en tant que photographe et réalisateur, et je suis surtout connu pour mes photographies illustrant la vie noire dans le sud des États-Unis. J'ai publié deux monographies de photographies avec l'éditeur français Loose Joints, et j'ai exposé mon travail dans divers musées et institutions aux États-Unis, ainsi que dans quelques institutions en France. Je suis donc très enthousiaste de travailler avec le Prix Elysée.

Katie Kheriji-Watts

Rahim, pourriez-vous parler un peu de votre relation aux images ou, plus largement, à la culture visuelle lorsque vous étiez enfant ?

Rahim Fortune

Comme je l'ai dit, j'ai grandi entre Austin, au Texas, et ensuite, quand j'étais en CE2, j'ai déménagé en Oklahoma, d'où vient la famille de ma mère. J'ai donc grandi entre la vie urbaine du Texas et les environnements extrêmement ruraux de l'Oklahoma. J'avais un grand frère, bien plus âgé que moi, qui a terminé le lycée huit ans avant moi. J'ai ainsi été exposé à une culture visuelle que je n'aurais peut-être pas découverte autrement, à travers des éléments comme la musique hip-hop et la culture populaire des années 2000, qui m'ont beaucoup influencé. J'ai aussi grandi

dans une famille très musicale. La musique a donc toujours exercé une grande influence sur ma façon d'appréhender la culture visuelle. Je pense au lien entre la musique et ses sonorités, et à la manière dont ça façonne la narration, ainsi qu'aux albums de famille et aux photos avec lesquelles j'ai grandi.

Je dis souvent que la fenêtre de la voiture a été mon premier cadre sur le monde. Et je pense que beaucoup de mes premières photos reflétaient cette idée de rouler à travers les paysages du Texas et de l'Oklahoma, de regarder par la fenêtre, et de ressentir une grande curiosité pour les endroits que je voyais. En devenant adulte, j'ai pu explorer ces lieux avec mon appareil photo, apprendre réellement d'où je venais et mieux comprendre qui j'étais grâce à mon environnement et à la musique qui me passionnait. Mais c'est quelque chose qui évolue sans cesse, car je suis étudiant en photographie depuis maintenant dix ans, et j'ai beaucoup étudié l'histoire de la photographie, particulièrement la photographie américaine. Donc oui, c'est une introduction à mon amour pour l'art visuel et le langage visuel.

Katie Kheriji-Watts

J'adore cette idée de la fenêtre de la voiture comme premier objectif, un des premiers à travers lesquels vous observez le monde. Pour ceux qui ne connaissent peut-être pas le Texas, l'Oklahoma, ou le Sud des États-Unis en général, pourriez-vous décrire un peu ce que vous voyiez exactement à travers cette fenêtre de voiture quand vous étiez enfant, ou peut-être certaines choses que vous avez vues et qui vous ont particulièrement marqué ou qui sont restées gravées dans votre mémoire ?

Rahim Fortune

Ce qui me vient à l'esprit, c'est le paysage entre le Texas et l'Oklahoma, qui alterne entre des sites récemment développés et des vastes étendues ouvertes. Il y a une juxtaposition constante entre l'ancien et le nouveau. L'Oklahoma est un endroit aride, mais très vibrant dans ses changements saisonniers. Le paysage a un aspect différent d'une saison à l'autre, et observer ces différences a toujours été quelque chose de très intéressant pour moi. J'ai aussi vécu dans une région d'Oklahoma qui a connu un certain déclin économique, ce qui m'a amené à me demander où les gens étaient partis. Dans les années 70, la région où j'ai grandi était bien plus peuplée. Donc, quand j'y ai grandi, beaucoup de maisons n'étaient plus que des carcasses de vieilles demeures. J'étais vraiment intéressé à retracer le passé et, d'une certaine manière, à comprendre ce qui s'était passé ici. C'est un espace très ouvert. Donc, pour ceux qui viennent de la ville et arrivent au Texas, l'une des premières choses qu'ils remarquent, c'est que le ciel paraît très vaste. Je ne sais pas exactement pourquoi c'est le cas, mais je suis sûr qu'il y a une explication scientifique à ce phénomène.

Peut-être que c'est simplement l'absence de hauts bâtiments. Mais il y a une qualité unique dans le ciel et dans la lumière. Juste de magnifiques exemples de lumière et de beauté naturelle. C'est l'un des grands indicateurs, tout comme le mélange de cultures que l'on trouve ici, avec l'influence des Afro-Américains dans le Sud, mais

aussi, je suppose qu'il est important de dire que pour certains, le Texas et l'Oklahoma sont aussi considérés comme l'Ouest. C'est le couloir vers l'Ouest des États-Unis. Il y a donc cette émergence intéressante de l'Ouest américain, associée à un paysage politique plus sudiste en matière de législation. Et puis, il y a aussi ce mélange d'influences venant du Mississippi et de la Louisiane qui ont également eu un impact. C'est donc vraiment beaucoup de choses à la fois, et il est difficile de le définir comme une seule entité. Mais c'est une partie très unique du pays, et beaucoup de gens qui viennent ici tombent assurément amoureux-euses de sa beauté et de son rythme lent.

Katie Kheriji-Watts

Rahim, vous dites souvent que vous utilisez la photographie pour poser des questions fondamentales sur l'identité américaine. Comment expliqueriez-vous exactement ce que cela signifie à quelqu'un qui ne vient pas des États-Unis ou qui connaît peu de choses sur l'Amérique ?

Rahim Fortune

Je descends de personnes autrefois réduites en esclavage dans ce pays et aussi d'une tribu qui a été déplacée de nos terres ancestrales, situées dans le Mississippi, et emmenée en Oklahoma à la fin des années 1800 par une migration forcée. Ce déplacement ne remonte qu'à cinq générations, quand ma famille est arrivée en Oklahoma. Donc, il y a ces questions vraiment complexes sur ce que signifie être Américain en tant que personne noire ou autochtone. À travers l'histoire, nous avons vu des exemples de l'interaction postcoloniale avec cette idée de l'exceptionnalisme américain. Et donc, dans ma photographie, je m'intéresse à jouer avec ces motifs de l'iconographie de l'Amérique tout en les associant à des histoires moins connues ou dissimulées pour vraiment poser des questions plus fondamentales sur qui nous sommes en tant que peuple, sur la manière dont nous traitons les diverses cultures qui contribuent tant à l'identité globale américaine. Je suis toujours fasciné par ces juxtapositions comme moyen d'interroger et, dans les normes de la photographie documentaire, d'utiliser le médium lui-même pour réfléchir au pouvoir des images, aux images que nous avons l'habitude de voir dans cette conscience collective autour des photographies et à nos idées préconçues sur le pays ou ses habitant·e-s.

Katie Kheriji-Watts

Vous avez parlé un peu de votre envie d'interroger et de jouer avec cette iconographie de l'Amérique. Est-ce que vous avez quelque chose de spécifique en tête quand vous dites ça, ou pourriez-vous donner un exemple de ce que cela pourrait être ?

Rahim Fortune

Oui. Je pense toujours à une citation de LaToya Ruby Frazier, où elle dit quelque chose comme : « Je veux voir la photographie que la mère migrante, celle que Dorothea Lange a photographiée, aurait prise elle-même. » Il s'agit donc d'un changement d'agence, de qui peut raconter les histoires. Et c'est quelque chose qui

m'a toujours fasciné, surtout dans le contexte plus large de la photographie en noir et blanc aux États-Unis, en particulier dans le mouvement des « New Topographics ». On y trouvait principalement des hommes blancs qui émettaient des déclarations pessimistes sur le paysage. C'est un aspect avec lequel j'ai toujours eu envie de travailler, tout en repoussant certaines de ces idées. Il y a ce pessimisme lié au paysage développé, et puis en pensant aussi à des initiatives comme la FSA, qui a beaucoup photographié au Texas, avec des personnes comme Russell Lee et Dorothea Lange, qui ont documenté de nombreux travailleur·euse·s agricoles et diverses communautés du Texas. Il existe un immense fonds d'archives de photos prises ici. C'est vraiment un héritage, car je pense qu'une grande partie de la photographie se construit en se référant les unes aux autres. Le canon visuel est constamment en jeu et se réfère à lui-même, et ça a toujours été ainsi. Je fais partie de la dernière génération de personnes intéressées par ces mêmes questions et ces mêmes conventions de la photographie. En général, je travaille avec des tirages à la gélatine argentique et des techniques très anciennes auxquelles nous sommes habitué·e·s pour la production des photos. C'est vraiment une façon de créer des similitudes visuelles et des contrastes d'idées auxquels le public de la photographie est habitué. Il y a ainsi un point d'entrée pour que les gens puissent interagir avec le travail, qui n'est pas nécessairement une idée complètement nouvelle, mais peut-être une façon de cadrer et de poser des choses d'une manière inhabituelle.

Katie Kheriji-Watts

Vous avez été nommé pour le Prix Elysée avec un projet basé sur la relation de votre famille à une ville spécifique au Texas. Pouvez-vous nous en dire un peu plus sur l'inspiration originale de ce projet ?

Rahim Fortune

Oui. Mon père et ses parents sont décédés à un an d'intervalle. En tant que photographe de la famille, j'ai été celui qui a hérité de boîtes d'images d'archives. Je les ai parcourues, d'abord pour raviver des souvenirs. Mais en passant plus de temps avec ces images, j'ai vraiment constaté qu'il se passait quelque chose d'intéressant dans beaucoup de photos prises par mon père et mon grand-père. J'ai toujours eu l'idée de travailler sur un projet davantage axé sur le processus, avec des installations où je pourrais utiliser ces photographies vernaculaires et d'archives de ma famille pour réfléchir à leur impact sur mon travail et aux sensibilités que j'ai pu développer en photographie. Je pense qu'il y a beaucoup de motifs dans ces images qui influencent fortement les photos pour lesquelles je suis connu. C'est quelque chose que j'ai toujours voulu explorer, mais il fallait un espace physique pour les montrer. Ce prix est donc une excellente opportunité pour lancer ce projet.

Katie Kheriji-Watts

Je crois que votre projet s'intitule *The Cove*. Pouvez-vous expliquer un peu ce titre, à quoi il se rapporte et ce qu'il signifie ?

Rahim Fortune

Oui. *The Cove* fait référence à une ville au Texas près de Kaleen appelée Copper's Cove, où ma famille s'est finalement installée après avoir voyagé durant la guerre du Vietnam. Ils ont vécu en Corée, en Allemagne pendant un certain temps, en Oklahoma, en Californie. C'était une période politiquement très intéressante, en plein mouvement Black Power, avec une forte opposition à la guerre du Vietnam. Il se passait tellement de choses stylistiquement et politiquement. Ma famille finit par s'installer dans cette ville, Copper's Cove, où mes grands-parents ont possédé une maison jusqu'à la fin de leur vie. Je pense aussi que *The Cove* a une double signification, car ça peut également évoquer un lieu où des choses sont cachées, avec des racines qui remontent aux pirates et à une « crique de pirates ». Il y a de nombreuses métaphores dans *The Cove* qui, pour moi, représentait cette promesse d'une vie de classe moyenne noire, rendue possible par les services militaires de mon grand-père. Trouver un titre pour un nouveau projet est toujours difficile, mais c'est celui-ci que j'ai choisi, et j'en suis satisfait.

Katie Kheriji-Watts

Comme vous l'avez mentionné, un des thèmes du projet est la relation complexe de votre famille avec l'armée et, dans une certaine mesure, la police. Pourriez-vous commencer à parler du lien entre cette histoire familiale personnelle et le processus que vous utilisez pour créer des images pour ce projet ?

Rahim Fortune

Mon grand-père a été enrôlé dans l'armée vers 18 ans. Il étudiait à la Florida A&M University, là où il avait grandi, en Floride. Il a mené une longue carrière militaire, avec trois missions au Vietnam et une en Corée du Sud, et il a reçu un Purple Heart. On a grandi avec cette idée que notre grand-père était un héros, un patriote vaillant combattant pour les États-Unis. Mais en apprenant davantage sur la guerre du Vietnam et ce qui s'y est passé, on saisit mieux la complexité de cette guerre et de cette période historique, notamment pour les soldats noirs. C'est une histoire encore récente. Plusieurs de mes oncles et tantes sont ensuite entrés dans l'armée ou dans la police. Mon père est devenu policier dans les années 80. Son archive est également très complexe, en tant que policier noir travaillant dans des quartiers majoritairement noirs. Puisqu'aucun d'eux n'est encore en vie, je ne peux pas vraiment leur poser de questions pour comprendre les nuances, surtout qu'étant enfant, on a une version très édulcorée de ces choses. À travers leurs images, on trouve des juxtapositions constantes entre le tableau d'une famille américaine idyllique et des images violentes comme des photos d'identité judiciaire ou parfois de prisonniers de guerre. Il y a des images assez troublantes dans ces archives. J'étais donc intéressé par l'idée d'interroger cette psychologie dans le cadre de ce projet.

Katie Kheriji-Watts

Et quand vous dites que c'est un projet basé sur le processus, pouvez-vous expliquer un peu ce que cela signifie pour vous ?

Rahim Fortune

Oui. Je réalise mes propres photos et je les associe à des images de l'archive familiale. Ce que je fais, c'est que je récupère ces photographies et, en utilisant un ancien procédé, j'en produis des négatifs. Je vais prendre ces petites images et en faire un négatif de format 4 x 5, puis je l'imprime dans la chambre noire. Lors de l'impression, j'essaie de rendre l'image un peu plus expressive et de l'intégrer dans un univers visuel que j'ai l'habitude de travailler, avec ces tirages en noir et blanc dynamiques sur le plan tonal. Je travaille toujours en argentique. Les tirages finaux sont au format 16 x 20 sur papier fibre. Je réfléchis à ce que cela signifie d'être un créateur d'images, de créer des œuvres d'art à un niveau de haute qualité et aux variations de contexte et de technicité. Il s'agit vraiment de mettre en images quelque chose que je ne pourrais peut-être pas représenter autrement. Mais il y a des photographies de mon père et de mon grand-père qui capturent des époques révolues. Mon expression artistique réside dans le choix des images et la manière dont je les associe.

J'espère que l'œuvre possède de multiples significations. C'est ce qui est beau avec une œuvre ; parfois, ce n'est qu'une fois l'œuvre créée que des significations plus profondes se révèlent, bien plus qu'une simple idée ou un aperçu sur un écran. En matérialisant ces tirages, je peux vraiment les observer et construire un récit qui, autrement, aurait des airs de chapitre clos, vu que mon père et mes grands-parents ne sont plus là. C'est aussi une manière de leur rendre hommage. Il y a un regard critique sur cette archive, mais je tente également d'y trouver une forme de compréhension. Travailler sur ce projet a été une véritable joie.

Katie Kheriji-Watts

Pourriez-vous donner un exemple de deux images, une photo d'archive de votre histoire familiale et une nouvelle que vous avez produite récemment, et expliquer pourquoi vous les associez ?

Rahim Fortune

Oui. L'une d'elles vient de Floride. Il y a une série de tirages, probablement deux rouleaux de pellicule, que mon grand-père a réalisés lors d'un voyage en Floride, vraisemblablement pour un enterrement. Il a photographié la façade de cette maison, dont je ne connais pas exactement la signification, mais j'imagine que c'est peut-être un lieu où il a grandi étant enfant. C'est une photo très directe, sans artifice, d'une maison en Floride, avec un premier plan assez large. Sa composition m'a frappé par son air de photographie de paysage artistique. Il a probablement pris cette photo avec un appareil jetable ou un compact. En la transformant en tirage, elle s'inscrit parfaitement dans la tradition de la photographie de paysage américaine. Je retourne alors sur certains de ces lieux pour les rephotographier ou photographier des détails qui résonnent avec l'émotion que cette image produit en moi. C'est une façon de regarder en arrière et en avant, dans l'espoir de trouver une résolution à une histoire quelque peu complexe.

Katie Kheriji-Watts

Je crois comprendre qu'il y a aussi une composante vidéo dans votre projet. Pourriez-vous expliquer un peu en quoi consiste cette vidéo et comment vous la réalisez ?

Rahim Fortune

Avec les photographies que mon grand-père a laissées, il a aussi laissé un projecteur et peut-être six à huit bobines de films qu'il a tournés dans les années 60. J'ai gardé ça pendant longtemps. Et en travaillant sur ce projet, je les ai finalement fait numériser, sans vraiment savoir ce que j'allais découvrir. C'est l'une des difficultés de ce projet : beaucoup dépend de ce qui se trouve dans les archives. Je ne peux rien inventer. Lorsque j'ai commencé, j'avais des inquiétudes, comme que certaines images soient un peu fades ou manquent de dynamisme. Mais quand j'ai vu les films numérisés, j'ai été vraiment enthousiasmé par ce que j'ai découvert. Ce sont des films Kodachrome, en transparence couleur, qui montrent les jeunes années de mon père et de ses frères et sœurs, voyageant comme une famille afro-américaine dans des paysages étrangers, ce qui est une vision assez rare. Et il y a une attention tendre que mon grand-père y a mise.

Je pense à ces films tournés entre ses périodes de service pendant la guerre. Les images qu'il a créées ont une tendresse, une liberté que j'ai trouvées vraiment attirantes. Mon grand-père m'a laissé les films, mais aussi la caméra avec laquelle il les a tournés. Ainsi, dans la pratique photographique, où je revisite leurs traces, je pense à notre histoire familiale aujourd'hui. Mon père est décédé, mais il a laissé derrière lui trois enfants et trois petits-enfants. L'histoire de notre famille continue. Je tourne aussi de nouveaux films avec cette caméra, que j'associerai aux siens. Je ne sais pas encore exactement comment ces films seront intégrés dans la version finale, mais ils font partie des éléments sur lesquels je travaillerais si je remportais le prix.

Katie Kheriji-Watts

Ce qui m'intéresse particulièrement, c'est la manière dont vous dialoguez entre les processus analogiques et numériques, naviguant avec fluidité entre les deux. Y voyez-vous un lien avec la continuation de l'archive visuelle de l'histoire de votre famille ?

Rahim Fortune

Oui. En fait, le seul processus numérique ici est la numérisation des documents. Il n'y a pas vraiment de manipulation numérique. La majeure partie du travail se fait dans la chambre noire. Donc, je ne dirais pas que le numérique joue un rôle important, car toutes les images que je crée vont directement du négatif au tirage. Je n'aime pas trop travailler avec des ordinateurs. J'ai toujours préféré une approche physique et tactile, ce qui fait plus de sens pour moi. Je suis inspiré par l'histoire de la photographie et le tirage comme objet qui perdure, en particulier les tirages argentiques en éditions limitées. Cela m'intéresse beaucoup, notamment la notion de contrat implicite entre l'artiste et les collectionneurs qui confère de la valeur aux

tirages. Dans mon propre travail, je produis des tirages argentiques en éditions de sept, disponibles dans une seule taille. J'apprécie vraiment ce processus, et il demande beaucoup d'attention pour exposer et développer le film correctement.

La photographie, autant qu'un acte social et psychologique, implique une alchimie scientifique, mais tout cela vise à susciter une émotion. On est constamment en lutte avec les éléments pour y parvenir. Qu'il s'agisse de l'interaction avec le sujet pour capter l'émotion souhaitée ou de produire des négatifs nets et des tirages impeccables, il y a beaucoup de soin et de rigueur dans ce travail. Cela paraît simple, mais c'est tout un art.

Katie Kheriji-Watts

Pour moi, cela rejoint cette idée de soin que l'on retrouve dans les images de votre grand-père. Je le ressens aussi dans la manière dont vous parlez de ce que signifie pour vous être photographe et créateur d'images.

Rahim Fortune

Oui, absolument. Le soin est vraiment important. Je veux dire, surtout lorsque je photographie dans ma propre pratique, des inconnus ou des gens rencontrés par hasard. Ce n'est pas quelque chose que je peux faire en prenant vingt clichés d'eux sur un appareil numérique et en appuyant simplement sur "imprimer". Avec le film, chaque photo a un coût. L'équipement que j'utilise demande beaucoup d'entretien et d'attention. Et pour le développement des films, j'ai différentes recettes selon les styles d'images que je crée. Pour moi, c'est comme une marque de respect pour les gens et pour l'intention ou le sérieux que l'on met dans ce que l'on fait. Cela rend hommage aux personnes photographiées et ne donne pas l'impression que l'on prend quelque chose sans rien donner. Je ne suis vraiment pas seul à travailler de cette manière. Beaucoup de personnes que j'admire ont inspiré ma façon de penser à tout ça.

Katie Kheriji-Watts

Rahim, qu'espérez-vous retirer de votre nomination au Prix Elysée ?

Rahim Fortune

Je suis enthousiaste à l'idée de l'exposition à Paris Photo et de travailler sur une petite présentation de mon travail, d'en apprendre davantage sur les autres nominé-e-s et sur le comité. J'espère que mon projet sera soutenu pour que je puisse concrétiser cette vision que j'ai.

Katie Kheriji-Watts

J'ai une dernière question pour vous. Qu'est-ce qui vous passionne le plus dans le processus créatif ?

Rahim Fortune

Ce qui me passionne le plus dans le processus créatif, c'est de sortir et de prendre des photos sans trop réfléchir. C'est l'une des meilleures sensations, quand on trouve

un nouveau projet ou qu'on réalise que quelque chose fonctionne, qu'on peut aller faire de nouvelles photos qui s'intègrent dans ce sur quoi on travaille. Au début d'un projet, il y a beaucoup d'incertitude, on essaie des choses pour voir ce qui marche et ce qui ne marche pas. Et il y a un moment où l'on se rend compte, d'accord, ceci fonctionne, cela ne fonctionne pas. Peut-être que certains éléments conceptuels doivent être réajustés. Mais une fois que l'on a franchi ce cap et que l'on comprend comment les images fonctionnent ensemble, c'est vraiment un bon sentiment de pouvoir créer de nouvelles images et d'attendre de voir le rendu du film. C'est ce qui me motive le plus à continuer de photographier. Je n'aime pas trop travailler sur des commandes, car j'adore la liberté d'échouer et d'essayer de nouvelles choses. Ça me donne toujours envie de sortir avec mon appareil.

Katie Kheriji-Watts

Rahim, merci beaucoup d'avoir pris le temps de parler de votre projet, de votre processus et de vos inspirations. C'était un plaisir de discuter avec vous, et je vous souhaite le meilleur pour la suite.

Rahim Fortune

Merci beaucoup.

Katie Kheriji-Watts

Vous venez d'écouter *Conversations*, un podcast de Photo Elysée produit par Louie Creative – l'agence de création de contenu de Louie Media. Si vous avez aimé cette série, merci de laisser un commentaire et de nous donner une note. Je suis votre hôte, Katie Kheriji-Watts. Tous les épisodes ont été écrits par moi, produits et mixés par Gautam Shukla avec l'aide d'Anouk Solliez, avec la musique de Pierre-Antoine Wucal. Cette série a été produite par Eloise Normand, avec l'aide de Lola Lellouche, en étroite collaboration avec Photo Elysée. Un grand merci à Julie Dayer, Lydia Dorner et à toute l'équipe du musée ainsi qu'aux photographes qui ont généreusement partagé leurs histoires avec nous. Le Prix Elysée est le résultat d'un partenariat exclusif entre Photo Elysée et Parmigiani Fleurier. Photo Elysée, Musée pour la Photographie, est un musée du Canton de Vaud géré par la Fondation Plateforme 10.